

CHAPITRE III

Arrivée à Puebla de los Angeles. — Aspect de la ville. — Description de ses principaux monuments. — La cathédrale. — L'église d'El Spiritu-Santo. — L'église des carmes. — L'église des franciscains. — Église de Notre-Dame de Guadalupe. — Cholula. — Ce qu'était cette ville avant la conquête. — Route de Puebla à Cholula. — Souvenir de l'expédition de Cortez. — Aspect de Cholula de nos jours. — Caractère de ses habitants. — Visite à la pyramide de Cholula. — Description de ce monument. — Panorama du haut de la plateforme. — Tradition sur l'origine de la pyramide de Cholula. — Église des franciscains de Cholula.

Puebla est la quatrième ville de toute l'Amérique espagnole pour la population, qui s'élève à quatre-vingt mille âmes ; c'est aussi une des plus belles et des plus riches du Mexique.

Un des Français qui faisaient partie de notre caravane depuis Vera-Cruz doit nous quitter dans cette ville, où il réside depuis près de dix ans. Comme notre séjour s'y prolongera au moins une semaine, il m'a offert gracieusement de me servir de guide pour visiter ses principaux monuments, et de m'accompagner à la

pyramide de Cholula, qui en est éloignée de seize à vingt kilomètres. J'acceptai ses offres avec empressement et reconnaissance, et, grâce à lui, j'ai pu tout voir, et mieux voir que je ne l'aurais fait certainement avec un guide du pays.

Le premier aspect de Puebla est celui d'une grande et magnifique cité. Ses rues larges et bien alignées, ses maisons, construites à l'italienne, et le nombre de beaux édifices qu'elle renferme, la placent immédiatement après Mexico. Cette ville, située sur une des plaines les plus élevées du plateau de l'Anahuac, n'a pas été construite, comme la plupart des autres cités, sur l'emplacement d'une ancienne ville indigène. Elle fut fondée en 1531, par don Sébastien Ramirez de Fuenbal, évêque de Saint-Domingue, président de l'audience royale du Mexique, et gouverneur de la Nouvelle-Espagne. Ses monuments ont tous une destination religieuse ; ce sont des églises et des couvents. L'un des plus remarquables et des plus vastes est la maison de retraite spirituelle.

La place publique principale de Puebla (*Plaza Mayor*) est ornée, sur trois côtés, de portiques uniformes, et le quatrième est occupé par une cathédrale dont les richesses ne peuvent être comparés qu'à celles de la cathédrale de Mexico, Ce beau monument est construit dans le style

italien de la fin du xvii^e siècle. L'intérieur est surchargé d'ornements d'une profusion fatigante, et souvent d'une singulière bizarrerie. Du reste, tout est d'une grande magnificence. Le tabernacle est formé d'une seule pièce de *tecali*, espèce d'albâtre mexicain. Des marbres du pays de couleurs variées décorent l'autel ; un beau crucifix en bois noir est, nous dit-on, un don de Charles-Quint. Le maître-autel lui-même est un gigantesque ouvrage en orfèvrerie, presque entièrement en argent, dans un style splendide, mais tourmenté. L'art de la sculpture en bois, qui a été porté si loin par les Espagnols, se révèle dans cette église par les demi-figures pleines d'expression et de vie. A chaque objet que notre cicerone nous fait remarquer, il a soin de dire : *Muy viejo* (très ancien) ! Cependant presque tout me semble appartenir au xviii^e siècle. Un *Christ* peint est probablement de l'école de Bologne. De bonnes copies, réduites sur cuivre, de la *Transfiguration* et de la *Communion de saint Jérôme*, ont été apportées de Rome par le dernier évêque de Puebla. Le chœur porte la date de 1722 ; ces incrustations en bois qu'on appelle en Italie *tarsie* sont d'un art assez pur pour cette époque. Je crois retrouver un souvenir du goût mauresque dans une chapelle dont les ornements imitent les lettres arabes.

Presque toutes les autres églises, et elles sont fort nombreuses, méritent de fixer l'attention. Je ne parlerai que des principales que j'ai visitées. L'église d'El Spiritu-Santo, qui appartenait aux jésuites, offre l'aspect splendide et grandiose que cette célèbre congrégation savait imprimer à ses œuvres. Quelques tableaux de bons maîtres décorent les chapelles principales. L'église des carmes contient huit tableaux qu'on donne pour des Murillo. Trois d'entre eux me semblent être des copies de l'école italienne. Sur les cinq autres, il en est quatre qui peuvent, je crois, appartenir à Murillo ; mais, à coup sûr, le cinquième n'est pas de ce maître.

J'ai visité une autre église, qui est plus spécialement celle des Indiens ; elle appartient à un couvent de franciscains. Les franciscains sont partout l'ordre populaire le plus particulièrement en sympathie avec les malheureux et avec les pauvres. Ce sont les premiers apôtres du Mexique, que Cortez fit venir avant même d'avoir achevé la conquête de ce pays. « Je prie Votre « Majesté, écrivait-il à Charles-Quint, de m'en- « voyer pour la conversion des Indiens des reli- « gieux au cœur simple et droit, à la parole « persuasive, des hommes qui sachent porter le « poids du jour, qui prêchent d'exemple et se « contentent de peu. » L'Empereur acquiesça.

à cette demande, et les franciscains opérèrent de rapides conversions parmi les peuples de la Nouvelle-Espagne.

La façade de l'église des franciscains de Puebla est revêtue de plaques de faïence où sont tracées des arabesques parmi lesquelles figurent des perroquets. Quand nous y entrâmes, l'église était pleine d'Indiens accroupis sur le pavé, écoutant avec recueillement le sermon d'un prédicateur indien.

En sortant de cette église, nous allâmes à celle de Notre-Dame de Guadalupe, située sur une colline hors de la ville. Notre-Dame de Guadalupe est la patronne du Mexique, et je parlerai plus tard de la légende qui s'y rattache. L'église érigée en son honneur à Puebla est fort jolie et de construction récente; elle porte la date de 1812, et fait voir que les Mexicains de nos jours entendent très bien la décoration des édifices religieux. La façade est tapissée de plaques de faïence colorées en rouge et en vert, de l'effet le plus élégant et le plus gracieux. Des colonnes blanches et légères portent un chapiteau ionique qui semble surmonté d'un voile. Une jolie balustrade, de sveltes clochers, couronnent agréablement l'édifice; sur des médaillons sont représentées diverses apparitions de Notre-Dame de Guadalupe, avec les légendes qui accompagnent

ordinairement l'image de la sainte Vierge : *Mulier amicta sole*. — *Non fecit taliter omni nationi*, etc. Le cloître est à demi démoli; partout on aperçoit des traces de balles, vestiges de la guerre civile, qui rappellent à chaque pas la condition agitée de ce beau et triste pays.

De l'esplanade placée devant cette charmante église, nous avons joui d'une vue ravissante; les deux grands volcans, le Popocatepetl et l'Iztaccihualt¹, que les Indiens appellent le mari et la femme, avec leurs capuchons de neige, s'élevaient à l'horizon; à nos pieds se déroulait la ville de Puebla, comme hérissée d'églises; çà et là, dans la campagne solitaire, pointaient des clochers et s'arrondissaient des coupoles, le ciel, aux approches du soir, a pris ces teintes extraordinaires dont rien ne saurait égaler la mollesse et la suavité. Nous sommes redescendus lentement dans la ville, interrompant sans cesse notre marche, suspendue à chaque pas par cet enchantement, et cherchant en vain à découvrir d'ici la grande pyramide de Cholula, que nous devons visiter le lendemain.

Cholula! ce nom rappelle un des épisodes les plus terribles de la conquête de Fernand Cortez.

¹ L'Iztaccihualt, qui signifie *femme blanche*, a quatre mille sept cent quatre-vingt-six mètres au-dessus du niveau de la mer.

Cette ville était à cette époque une des plus considérables de l'empire, célèbre par son commerce et ses établissements religieux. Située, comme elle l'est aujourd'hui, dans une plaine fertile et bien arrosée, à quelque distance du groupe de montagnes qui borde la vallée de Mexico vers l'ouest, on y comptait quarante mille maisons sans y comprendre les villages environnants, qui cependant en dépendaient. On y fabriquait des étoffes de coton, de la poterie d'argile et une espèce de faïence très estimée ; ses joailliers avaient une grande réputation d'habileté ; l'art de tailler et de monter les pierres précieuses y était porté à un très haut degré ; mais sous le point de vue religieux, Cholula avait encore une plus grande importance ; c'était la ville sainte de l'ancien Mexique ; c'était là qu'avait longtemps résidé le célèbre Quetzalcoatl, le dieu de l'air, l'une des principales divinités des Aztèques. Cholula se distinguait par le grand nombre de ses temples, dont le plus célèbre s'élevait au sommet de la grande pyramide voisine de la ville. Elle était en quelque sorte indépendante de l'empire de Montezuma, et son gouvernement était un sorte d'aristocratie républicaine, où les prêtres jouaient un rôle fort important. « Les habitants de Cholula, dit Cortez avec cette simplicité de style qui caractérise ses écrits, sont mieux vêtus que

ceux que nous avons vus jusqu'ici. Les gens aisés portent des manteaux par-dessus leurs habits ; ces manteaux diffèrent de ceux d'Afrique (les burnous arabes), car ils ont des poches, quoique la coupe, le tissu et les franges soient les mêmes. Les environs de la ville sont très fertiles et bien cultivés ; presque tous les champs peuvent être arrosés, et la ville est plus belle que toutes celles d'Espagne, car elle est bien fortifiée et bien bâtie sur un sol très uni. Je puis assurer Votre Altesse que du haut d'une mosquée (*mezquita*, c'est le mot par lequel Cortez désigne les temples que les Indiens appelaient *téocali*), je comptai plus de quatre cents tours, et toutes sont des mosquées. Le nombre des habitants est si considérable, qu'il n'y a pas un pouce de terre qui ne soit cultivé ; et cependant, en plusieurs endroits, les Indiens éprouvent les effets de la famine, et il y a beaucoup de pauvres gens qui demandent l'aumône aux riches dans les rues, dans les maisons et dans les marchés, comme font les mendiants en Espagne et en d'autres pays civilisés¹. »

On comprend que les riches habitants de Cholula, et surtout les prêtres des divinités mexicaines, ne voyaient pas sans crainte arriver des

¹ *Cartas de Cortez*, p. 69.

étrangers qui parlaient et agissaient en maîtres, et qui leur apportaient une religion nouvelle. Mais, n'osant attaquer à force ouverte cette poignée de braves qui avaient déjà vaincu de nombreuses armées, ils résolurent d'employer contre eux l'arme de la perfidie. Ils invitèrent Cortez à se rendre dans leur ville, espérant que le héros castillan et ses compagnons y trouveraient leur tombeau. On sait comment Cortez découvrit le complot, et quelle vengeance terrible il tira de la trahison des habitants de Cholula¹.

Montés à cheval de bonne heure, nous nous dirigeâmes vers Cholula à travers la plaine qui sépare Puebla de cette ville. En traversant cette campagne, aujourd'hui bien déçue de son ancienne fertilité, mon imagination se représentait cette poignée de héros marchant à travers des pays inconnus, au milieu de populations innombrables. Rien ne résiste à ces conquérants intrépides, guidés par l'ambition de la gloire et l'amour de la religion, motifs si élevés, mais malheureusement obscurcis par la soif de l'or. En même temps tout décèle dans ces hommes une volonté forte et inébranlable, si opposée à la pusillanimité de la race actuelle.

L'âme pleine de ces souvenirs, je croyais voir

¹ Voir *Aventures et conquêtes de Fernand Cortez au Mexique*, par Henri Lebrun; 1 vol. in-12, Alfred Mame et fils.

le héros espagnol, entouré de ses vaillants compagnons, de ces quelques cavaliers dont Bernal Diaz nous a conservé le nom, et jusqu'aux qualités de leurs montures. Je me représentais ces arquebusiers à l'arme si lourde, au costume si pittoresque; le reste des guerriers à l'équipement si varié, cette artillerie encore dans son enfance, les Indiens alliés; ce corps de six mille Tlascalèques, que Cortez, héros aussi intrépide que politique habile, avait vaincus par ses armes et ralliés à sa cause par sa prudence.

Parmi tant de traits d'ingratitude et de mauvaise foi qu'on remarque dans la guerre de la conquête de l'Amérique, l'historien trouve avec satisfaction la preuve de la reconnaissance que les Espagnols témoignèrent à la république de Tlascala, jusque dans les derniers temps, pour le secours qu'ils en reçurent dans la conquête. Ce n'est que lorsque la domination du Mexique s'est échappée des mains des Espagnols, que la ville de Tlascala a cessé de jouir des privilèges exclusifs qui lui étaient accordés.

Non content des tableaux que mon imagination exaltée éveillait en moi, je cherchais sur le sol des souvenirs réels de ces temps mémorables: le moindre morceau d'obsidienne¹ que je voyais

¹ La pierre obsidienne, appelée *itzli* par les anciens Mexicains, provenait de roches porphyritiques qui couvrent le pla-

luire au soleil excitait mon intérêt, et devait avoir appartenu à la pointe des flèches mexicaines. Chaque inégalité de terrain me semblait les restes de ces retranchements dont les Tlascaltèques, exclus de la ville, avaient entouré leur camp à l'exemple des Espagnols.

En arrivant à Cholula, des souvenirs effectifs remplacèrent les jeux de mon imagination. Quelle analogie dans la construction des maisons avec celles que les conquérants durent trouver sur ces mêmes lieux ! les mêmes toits plats sur un seul étage ; le même emploi de la terre séchée au soleil, la couverture en paille de maïs, jusqu'à la distribution des rues et de la grande place, qui semblent avoir occupé les mêmes lieux de tout temps ! Enfin, pour dernier trait de ressemblance, les mendiants déguenillés complétaient le tableau.

Mais la population n'est plus aujourd'hui en rapport avec ce qu'elle était il y a trois siècles ; elle ne s'élève guère que de seize à dix-huit mille habitants : moins de moitié du nombre des maisons qui existaient à l'époque de la conquête. Du reste le caractère de ses habitants me parut s'être conservé encore plus intact que la ville

teau central de l'Anahuac ; ils se servaient de cette pierre pour fabriquer leurs instruments tranchants et les pointes de leurs flèches.

même. La haine de tout ce qui est étranger y subsiste aujourd'hui avec autant de force que du temps de Cortez ; le même manque d'hospitalité y règne ; c'est toujours la même aversion, le même mépris pour lui, le même rire moqueur, dont parle Bernal Diaz¹ ; nous en fîmes nous-mêmes l'expérience. Dans aucune maison, dans aucune *posada*, on ne voulut nous recevoir, sous prétexte d'une fête que l'on célébrait à l'église. Nous fîmes encore assez heureux d'avoir placé nos chevaux dans une rue éloignée, et de trouver à la fin une bonne femme qui voulut bien nous régaler de quelques œufs et de *frijoles*, et nous procurer un peu de vin.

Après ce léger repas, qui ne nous retint pas longtemps, nous nous acheminâmes vers la pyramide, but de notre voyage.

Il existe au Mexique un grand nombre de ces monuments dont l'origine est inconnue, qui remontent à une antiquité très reculée, et qui ont été construits longtemps avant l'occupation de l'Anahuac par les Aztèques. Je reviendrai sur ces constructions quand je parlerai de la civilisation, de la religion et des monuments des anciens peuples du Mexique.

De tous les monuments pyramidaux de cette

¹ « E al tercero dia ni nos daban de comer, etc. E ridendose como cosa de bursa. » (Bernal Diaz del Castillo, t. II, c. LXXXIII.)